

belles failles. Quant aux étoffes noires en général elles semblent avoir été plus difficiles à placer. Le *Moniteur des soies* attribue cette mévente à l'habitude prise par beaucoup de fabricants de surcharger la teinture de leurs tissus. "Il est arrivé, dit-il, que les dames ont trouvé leurs robes toutes déchirées ou altérées dans leurs couleurs, après une semaine d'usage. En outre, les magasins de détail se sont aperçus que leurs pièces d'étoffes se coupaient à l'endroit des plis, ou perdaient leur fraîcheur en peu de jours.

L'industrie cotonnière est toujours en proie au même malaise. Les filatures du Calvados et de la Loire ont grand-peine à occuper leurs ouvriers. Il y a bien eu quelques ventes dans le district rouennais, mais pas assez pour imprimer aux affaires un véritable mouvement de reprise. L'article mouchoirs est celui qui a été le plus recherché.

Quelques filatures de Rouen ont trouvé un nouveau débouché; ils vendent certains de leurs fils aux tissages des Vosges.

On constate un mieux très sensible dans l'industrie linière, une industrie française par excellence, et qui, il n'y a pas longtemps encore, tirait toutes ses matières premières de notre pays même. Les 30.000 ouvriers des filatures et des retorderies du département du nord travaillent sans perdre une journée. Les petites filatures de la Seine Inférieure ont aussi un bon courant d'affaires. On regrette seulement que le lin soit toujours à un prix très élevé.

La fabrication des fils à coudre, qui forme une branche importante de l'industrie lilloise, se trouve, depuis d'avril 1872, dans une situation très médiocre. Le commerce avait fléchi, à la suite de la guerre, des ap provisionnements considérables qui ne sont pas encore épuisés.

Les filatures de jute jouissent d'un débit assez soutenu. Le jute, originaire de l'Inde, où il croît en abondance, est un textile qui n'est guère employé chez nous, tandis qu'en Angleterre des usines importantes se sont établies pour le mettre en œuvre.

Puisque nous en sommes aux industries pour lesquelles nous devrions prendre exemple sur nos voisins d'outre-Manche, nous signalerons en passant celle des amidons de riz qui, malgré son invention récente, a déjà pris un grand développement non seulement en Angleterre, mais encore en Belgique. Moins coûteux que les amidons de froment, les amidons de riz les valent au point de vue de la qualité; ils les dépassent même pour l'apprêt des tissus fins. Aussi les seconds commencent-ils à faire aux premiers une concurrence redoutable.

Les belles dentelles noires dites de Chantilly étant revenues cette année à la mode, les dentellières de Caen, de Bayeux et de tout le Calvados sont grandement occupées. Grâce à la variété de ses dessins et à la délicatesse de ses tissus, la fabrique normande tient la première place parmi celles qui alimentent le commerce parisien.

Les fabriques de dentelles et de guipures de la Haute-Loire sont également dans d'excellentes conditions.

Il règne toujours une activité extraordinaire dans toutes les branches de la métallurgie. Les prix sont revenus, pour beaucoup de produits, aux cours cotés avant 1860. Ce n'est point là une hausse passagère, comme on pourrait le croire. Cette hausse, en effet, provient de ce que l'Angleterre et la Belgique, dont la France soutenait difficilement la concurrence, ont vu les conditions de leur production profondément modifiées par les grèves houillères, et par la rareté de plus en plus grande des minerais de fer.

Tous les hauts fourneaux, les forges, les aciéries sont en pleine marche; mais, en maint endroit, la fabrication se trouve entravée par le manque d'ouvriers et la mauvaise qualité du combustible.

Les fonderies de cuivre et de plomb jouissent aussi d'une excellente situation.

Quant aux mines de charbon et de lignite, l'extraction s'y fait dans des proportions de plus en plus grandes, mais qui ne suffisent pas, malheureusement, à amener la baisse de prix si vivement désirée par l'industrie. La crainte de voir ces prix s'élever encore est telle que des fabricants ont passé des marchés pour 6 et 8 mois d'avance.

Dans la Haute-Saône, certaines houillères manquent d'ouvriers. Aux mines de Deczeville, qu'on disait menacées d'une grève, rien de pareil ne s'est manifesté. Disons, à ce propos, que depuis deux années les grèves sont devenues de moins en moins fréquentes dans notre pays.

L'exploitation des minerais de fer est en plein travail; c'est la conséquence naturelle de l'heureuse situation de notre métallurgie.

Parmi les usines métallurgiques, il nous faut citer ici, comme un modèle, le grand établissement de Marquise, dans le Pas-de-Calais. La Compagnie a fondé, pour ses ouvriers, une école, une bibliothèque avec prêt de livres, un cercle, un dispensaire pharmaceutique et un hospice. Elle a, de plus, bâti pour eux des maisons très confortables, qui leur sont louées à bas prix, et dont ils peuvent devenir propriétaires, au moyen de paiements par annuités. Enfin, des arrangements ont été pris avec certains fournisseurs pour livrer aux ouvriers, à prix réduits et en bonne qualité, le charbon, le pain, le beurre et les denrées de première nécessité. C'est une heureuse imitation de l'exemple donné par notre chère Mulhouse.

L'industrie de la vannerie semble reprendre un certain élan. Mais on manque d'ouvriers, et surtout d'ouvriers habiles. Au lieu de travailler nous-mêmes tous nos osiers, nous en expédions la majeure partie en Amérique et en Allemagne. Nous perdons ainsi le plus clair de nos bénéfices par manque d'éducation industrielle.

Les lapidaireries de Septmoncel, les ateliers d'ébauches d'horlogerie de Saint-Nicholas d'Aliermont, près de Dieppe, sont dans un état satisfaisant. Notre fabrique de montres de Besançon s'élève progressivement au rang de rivale sérieuse de la Suisse; on y signale un accroissement notable dans la production des montres en or.

Nous n'avons rien à dire des porcelaineries, des poteries, des faïenceries, des verreries, des tanneries, des papeteries. La vente et la fabrication n'y laissent rien à désirer. Il en est de même, du moins en général, des produits chimiques, dont l'industrie va se développant de jour en jour.

Les distilleries d'alcools continuent à souffrir de l'élévation des droits. Une remarque intéressante, c'est que les établissements dont les affaires se ralentissent sont précisément ceux qui fabriquent les meilleures qualités. On peut en conclure que les surtaxes n'ont pas, comme on le pense souvent, diminué la consommation, mais plutôt augmenté les sophistications et les fraudes. Rien qu'à Paris, l'administration préfectorale, en faisant recueillir de petits flacons d'eau-de-vie chez les débitants des divers quartiers, a pu constater que la moyenne des degrés, qui était le 38° 81 avant l'application des nouveaux tarifs, n'était plus, après, que de 36° 7.

Sans être pessimiste, il est permis de remarquer que la situation actuelle de notre

industrie laisse à désirer sur bien des points. Les causes principales de ce malaise résident aussi bien dans les inquiétudes politiques que dans l'incertitude où l'on demeure touchant le régime économique auquel nos relations avec l'étranger seront définitivement soumises. Les industries souffrantes ne reprendront leur marche en avant que du jour où elles sentiront sous leurs pas un terrain plus solide et plus sûr.

Un projet importants.

On lit dans le *Canadien* de mercredi :

Dans son excellent ouvrage sur le Canada, M. Marshall écrit :

"Comme port intérieur, Québec devra toujours être une place de grande importance. Bien que cette ville soit à deux cents milles de la mer, elle n'est pas moins rapprochée de Liverpool de trois cents milles plus que New York. En une proportion qui augmente constamment, le commerce d'exportation des produits de l'ouest, prend la route du St. Laurent jusqu'à Québec, le terminus de la navigation transatlantique. La rivière St. Charles, où la marée atteint une hauteur de quatorze pieds, procure à Québec la facilité de construire des docks qui pourraient un jour rivaliser avec ceux de Liverpool."

L'idée de construire des docks sur la rivière St. Charles, exprimée dans ces dernières lignes, a été ces années dernières l'objet d'une excellente étude faite par M. Charles Baillargé, ingénieur de la corporation. M. Baillargé a soumis au Conseil de Ville un plan qui ferait de Québec une des plus grandes villes commerciales de l'Amérique s'il était exécuté. Ce plan consisterait à barrer l'entrée de la rivière St. Charles, pour y laisser entrer l'eau absolument comme dans un bassin de radoub. Ce barrage, croyons-nous, se ferait entre le quai Renaud et celui de M. Jones. Aux deux extrémités, il y aurait des portes pour faire entrer les navires à mer haute et les faire sortir. Tout l'espace compris entre les quais du Palais et la rue qui conduit au moulin Jones, jusqu'à l'Hôpital de la Marine, et peut-être au-delà, serait couvert d'immenses quais, sur lesquels seraient construits les magasins et les dépôts et entre lesquels circuleraient les navires. Inutile de dire que la construction de ces quais serait d'autant moins dispendieuse qu'elle se ferait sur un terrain sec. Cet endroit deviendrait le grand centre commercial de Québec; les navires d'un tonnage ordinaire y trouveraient un abri très sûr et très commode contre les vents, offrant en même temps la plus grande commodité pour le chargement et le déchargement. Quant aux très gros navires, ils pourraient accoster aux quais en eau profonde de la Commission du Havre.

Il est évident que cette amélioration ferait de Québec un des plus beaux ports du monde, et nécessairement le terminus de la navigation océanique et du chemin de fer du Pacifique, qui serait continué par le chemin de fer de la Rive Nord. La construction de ces docks nous permettraient de recevoir à la fois plusieurs centaines de navires.

Et pourquoi ne serait-elle pas effectuée? Elle entraînerait comparativement peu de dépenses et pourrait même occasionner de très belles spéculations. Le gouvernement impérial donne une subvention de \$300,000 aux colonies qui construisent des bassins de radoub capables de recevoir les navires de Sa Majesté, comme le seraient les docks